

# Lacan Quotidien



N° 835 – Mardi 23 avril 2019 – 06 h 14 [GMT + 2] – [lacanquotidien.fr](http://lacanquotidien.fr)



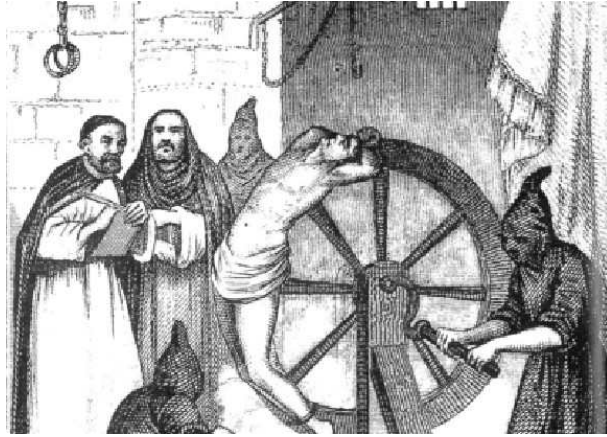
## Obscure clarté

**LE MINISTRE BLANQUER FLINGUE MARX ET FREUD**

**Quand l'obscurantisme fait loi !** par Anaëlle Lebovits-Quenehen

**Une forclusion du sujet au programme de philosophie**  
par Virginia Rajkumar

# LE MINISTRE BLANQUER FLINGUE MARX ET FREUD



## Quand l'obscurantisme fait loi !

par Anaëlle Lebovits-Quenehen

Comme les lecteurs de *Lacan Quotidien* le savent, Freud est sur la sellette. Le ministre Blanquer, avec la commission en charge des programmes de philosophie, s'est en effet mis en tête de le flinguer ! Sous des airs volontiers réformateurs et progressistes, la violence de l'attaque est d'une extraordinaire intensité.

La notion d'inconscient disparaît des programmes : tel est le projet du groupe chargé de leur élaboration. La découverte freudienne, inscrite au programme de terminale, était jusqu'ici incontournable. Avec cette réforme Blanquer, les thèses de Freud seraient dorénavant étudiées de façon contingente, à la discrétion du professeur de philosophie, et de toutes façons sans en approfondir la moindre. On obtiendra donc demain son baccalauréat sans avoir jamais entendu parler de l'inconscient, et on pourrait l'obtenir sans même jamais avoir entendu parler de Freud !

Mesurons la perte que constitue cette éviction à l'heure du scientisme, du complotisme, de la suspicion tous azimuts et des *fake news*. On a d'ailleurs d'abord pu croire que la suppression de la notion d'inconscient était une *fake news* tant la chose semble incongrue et le silence des autorités compétentes, total depuis que la chose est connue. Le complotisme règne comme l'un de ces obscurantismes dignes du Moyen-Âge – temps antérieurs à l'avènement de la science moderne. Mais ce nouvel obscurantisme est d'autant plus criant que la science moderne connaît aujourd'hui son apogée !

La suppression de cet enseignement, nous allons le montrer, fait le jeu de l'obscurantisme alors même que l'on prétend être à la pointe du progrès.

## *Quel progrès ?*

Disons-le, Lacan ne croyait guère au progrès. Il le considérait comme un mirage résultant de l'oubli de ce qu'on perd dans le moment où l'on regarde ce que l'on gagne (1). Cependant, si le progrès ne constitue pas l'horizon intellectuel de sa pensée, ni par conséquent de son éthique, cela n'empêchait pas Lacan d'être à la fois révolté et engagé au sens où il était en lien avec les divers savoirs qui habitent le monde, des plus anciens aux plus contemporains. Ne pas croire au progrès n'était donc pas, chez lui, une invitation à se retirer du monde, mais au contraire, à prendre sa part dans la course de l'Histoire, avec un grand sens des responsabilités. Son enseignement en atteste – son Séminaire, ses *Écrits* et *Autres écrits* le montrent.

Mais d'où vient l'idée même de progrès ? Peut-être bien du discours de la science, de cette science qui avance à toute allure, et qui progresse bien, elle, à mesure que le savoir scientifique gagne du terrain sur notre ignorance en la matière. Et non seulement le progrès est manifeste dans ce champ, mais rien ne semble même pouvoir l'empêcher. La science avance avec ou sans l'autorisation de quiconque, pour le meilleur et pour le pire.

Se caler sur le progrès scientifique pour croire au progrès de l'humanité est aussi tentant qu'illusoire. Pourquoi l'humanité ne progresserait-elle pas en effet aussi bien et aussi vite que la science ? La question se pose d'autant plus sérieusement que c'est bien l'humanité elle-même qui fait avancer la science.

Seulement les faits sont là : la science progresse et la pulsion de mort ne régresse pas pour autant. La connaissance scientifique étend son empire depuis plus de quatre siècles, et la haine, à l'échelle du monde, ne recule pas. Elle se déplace, change de visage, fait de longues pauses après des pas de géants, mais elle ne s'éteint pas. La science ne parvient pas non plus à annihiler l'obscurantisme, y compris chez nous qui profitent de ses lumières, voire chez les scientifiques eux-mêmes quand ils se font aussi scientifiques. Scientisme et complotisme sévissent en effet en lui faisant la part belle par les temps qui courent.

Le complotisme n'est pourtant pas le scepticisme. Son incrédulité ne mène ni à la suspension du jugement ni à celle de l'action devant la difficulté de discriminer le vrai du faux, mais à une révolte triviale contre un sujet-supposé-abuser-de-sa-crédulité. Contrairement au sceptique qui suspend son jugement, le complotiste *sait* qu'on se paye sa tête, qu'on lui ment, qu'on se moque, qu'on l'arnaque !



## *Face au complot*

Devant tant de folie, d'aucuns, réactionnaires, regardent vers le passé comme d'autres vers l'avenir – se vouant parfois au progrès jusqu'à vouloir se débarrasser du passé (2). Lacan, lui, pour n'être pas progressiste n'était pas pour autant réactionnaire. Il se tenait sur ce fil ténu qui constituait une orientation.

Et c'est justement à l'heure où le complotisme connaît un improbable essor qu'on voudrait « alléger » les enseignements de la notion d'inconscient, pourtant apte en déjouer utilement la logique. En effet, que fait Freud sinon situer un point d'obscurité, non pas d'abord chez un Autre qui nous abuserait et dont il conviendrait de dénoncer les ruses diaboliques, mais au sein de la conscience même ? Tandis qu'avec le fameux acte fondateur du *cogito*, Descartes fait de la conscience le lieu de garantie de toute vérité (scientifique y compris), Freud montre au contraire que la conscience est aussi le siège d'une méconnaissance – notamment lorsqu'elle prend ses intentions pour la cause finale de ses actes.

Freud déplace ainsi l'accent porté sur l'Autre avec lequel nous sommes aux prises. Plus que l'Autre extérieur visé par le complotisme, il fait valoir, au cœur de la conscience elle-même, un Autre d'une nouvelle dimension se situant dans une topologie paradoxale : à la fois extérieur (car fait de mots entendus) et intérieur (car également fait de libido). C'est de cet Autre que rend compte le concept freudien de pulsion, « concept limite » (3) entre le psychique et le somatique, nous dit Freud. C'est cet Autre de la conscience qui vient justement trouser la conscience et en limiter les prétentions. L'implication de la découverte freudienne dans les domaines du savoir, de la politique, de l'éthique et d'abord de la vie privée – comme *praxis* cette fois – est ainsi décisive.

Ne plus pouvoir connaître l'invention de Freud quand on passe par l'école de la République, sauf à s'en remettre au hasard d'une rencontre, constitue à cet égard une perte immense pour les lycéens qui n'auront dès lors plus les moyens de penser la différence entre ces deux types d'Altérité que tout oppose et sur la base desquelles la logique du complotisme échoue.





## *Se situer avec la psychanalyse*

De ces deux altérités, l'une relève de la paranoïa (et Lacan fait de la paranoïa la base de toute personnalité, qu'elle soit ou non pathologique) quand l'autre relève du désir. Se savoir habité par la seconde est une voie qui permet de se repérer par rapport à la première – et ce, même pour les fous.

Par ailleurs, savoir que le principe même de toute connaissance (y compris scientifique) est le siège d'une méconnaissance certaine rend compte de ceci que la connaissance la plus scientifique n'empêche pas l'obscurantisme, loin s'en faut. C'est justement ce que les scientifiques démontrent en acte, et spécialement quand ils sont aussi, par ailleurs, scientifiques.

Contre l'obscurantisme, la science ne peut rien. Seuls des savoirs se situant sur ses marges peuvent lui être opposés. L'objet de ses croyances obscures ne relève pas de la science, il ne peut donc être récusé par la science (cf. Kant), sauf à penser que seule la science peut émettre des vérités – et c'est justement la position scientiste.

Parmi les savoirs qui contrecarrent utilement l'obscurantisme, seule la psychanalyse est aussi une pratique qui permet à chacun de ceux qui le souhaitent de saisir et d'éclairer d'un savoir singulier ses croyances les plus obscures – c'est unique.

À l'heure du complotisme et de l'obscurantisme *new age* dont le scientisme est l'un des noms, l'enseignement de Freud est plus que jamais un appui essentiel. Sans prétendre, comme monsieur Blanquer, participer au progrès universel, saurons-nous faire entendre la nécessité de la découverte freudienne afin de ne pas nous hâter vers la ruine du savoir ?

1 : Lacan J., « Conférences et entretiens dans les universités américaines. Yale University, 24 novembre 1975 : Entretien avec des étudiants ; réponses à leurs questions », *Scilicet*, n°6/7, 1976, p. 37.

2 : Cf. sur ce point, Gutermann-Jacquet D., « Tristes humanités et humanité triste », *Lacan Quotidien*, [n° 832](#), 14 avril 2019.

3 : Freud S., « Pulsions et destin des pulsions » (1915), *Métapsychologie*.





## Une forclusion du sujet au programme de philosophie

par Virginia Rajkumar

C'est à la science, dans sa version scientiste, que Jean-Michel Blanquer a choisi de donner sa confiance, et l'école avec elle !

« L'école de la confiance », pour reprendre son slogan, a en effet trouvé son maître et sa méthode dans « la pédagogie fondée sur les preuves » (1). Le nouveau Conseil scientifique dirigé par Stanislas Dehaene, professeur au Collège de France en psychologie cognitive expérimentale, en serait le nouveau cerveau, orientant notre ministre dans ses décisions et délirant sur une école-fabrique de rats de laboratoire que le Séminaire *Encore* de Lacan décrit (2).

Est-il alors étonnant que l'inconscient et le travail, deux des notions préférées des élèves, soient évacuées du projet de programme de philosophie pour les classes de terminales (3) ? Ces deux notions ne sont-elles pas celles qui précisément font résonner pour les sujets, aux plans individuel et collectif, à la fois l'aliénation et la division, mais aussi la plus-value et la jouissance impossible à résorber dans les petites lettres de la science ? Ces cours sont d'ailleurs souvent l'occasion d'une déprise et d'une surprise pour des élèves aux prises avec l'angoisse face aux exigences surmoïques de l'idéal de performance et de la poussée pulsionnelle, mais aussi face à celles concernant leur orientation, tant sur le marché du travail qu'en amour et dans la sexualité.

Il y aurait donc là une logique. Et cette *idéo-logique* me semble articuler l'idéal d'une science totale, d'un côté, et de l'autre, l'idée de Dieu et la religion, sur fond de forclusion du sujet. Comme l'écrivait déjà Lacan en 1970, « la science est une idéologie de la suppression du sujet » (4), revenant à Descartes et son *cogito* pour en situer le point de départ. On le sait, Lacan a pu faire du *cogito* cartésien à la fois la condition de possibilité de la psychanalyse et l'origine du rejet du sujet

inconscient : Descartes découvre en effet le sujet comme point évanouissant, vidé de tout contenu au sortir du doute hyperbolique, mais ce faisant, seul un Dieu vérac – quoique créateur des vérités éternelles selon son bon vouloir, et donc pas si loin du Trompeur potentiel – peut alors garantir la continuité de l'existence de ce sujet et l'adéquation de sa pensée avec le réel. Voilà qui prête à interprétation, puisque sont posées à la fois les conditions de la « subjectivité comme puissance d'illusion » (5), mais aussi l'idée de Dieu comme un Autre de garantie. Quant au dualisme de l'esprit et de la matière – comprise comme substance étendue préparant la nature à s'écrire dorénavant en « langage mathématiques » pour paraphraser Galilée –, s'il interdit (sauf à faire un contresens) les neurosciences, il ouvre paradoxalement la possibilité d'une « psychose scientifique » (6).

Certains neuroscientifiques ne s'y sont pas trompés, tels John Carew Eccles, réinterprétant la glande pinéale, dont Descartes fait dans le cerveau le point de jonction de l'action réciproque de l'âme et du corps, comme la préfiguration de l'action neuronale en lieu et place de la conscience. Si S. Dehaene rejette cette conception dans *Le code de la conscience* (7), ce n'est pas sans revenir lui aussi à Descartes considérant que, si celui-ci a maintenu l'esprit comme une substance immatérielle, c'est probablement par prudence en des temps où l'athéisme était chaudement condamné !

Y a-t-il lieu de s'étonner que deux des copilotes du Groupe d'élaboration de projet de programme (GEPP) soient d'éminents cartésiens (8) au service du Conseil supérieur des programmes, présidé par une philosophe ayant fait sa thèse sur le lien entre métaphysique et arts de l'islam, en tant que manifestations sensibles d'une conception de l'Absolu (9) ? Pas vraiment, si science scientiste et idée de Dieu s'articulent en toute *idéo-logique*. Examinons les choses de plus près.

Avec le programme actuel encore en vigueur, cinq chapitres à considérer comme autant de notions à traiter, sous lesquelles se subsument plusieurs autres notions : le sujet, la culture, la raison et le réel, la politique, la morale. L'entrée se fait donc aujourd'hui par « le sujet » et ses pratiques – sa *praxis* – comme autant d'activités humaines en prise avec le réel. Avec le projet en cours, quatre « perspectives » orienteraient l'étude des notions attenantes : métaphysique, épistémologie, morale et politique, anthropologie. Il s'agirait donc d'une entrée à partir de l'ordre du savoir. Avec comme notions pour la métaphysique : corps et esprit, désir, existence et temps, idée de Dieu, en lieu et place des notions de l'actuel programme relatives au « sujet » : conscience, perception, inconscient et autrui.

Si ce projet voit le jour, on entrera en philosophie par la métaphysique, philosophie première, contenant les premiers principes de la connaissance dont l'analyse des objets suprasensibles vise la recherche de l'Absolu, tels par exemple les attributs de Dieu, l'immortalité de l'âme, sa distinction avec le corps. Et l'on aura beau jeu de dire que la critique de la métaphysique comme celle des preuves de l'existence de Dieu sont possibles, que le sujet est une notion peu utilisée par Descartes lui-même et que lorsqu'elle l'est, c'est seulement au sens de la substance, objet éminemment métaphysique, quand seront évacuées les notions de « conscience, perception, inconscient et autrui » !

*Exit* le sujet divisé, l'être parlant dont le désir, loin d'être métaphysique, s'impose comme dérangeant, comme ce qu'il ne veut pas, autre et étranger. C'est pourquoi on pourrait se risquer à interpréter que la logique qui préside à la substitution du « sujet » par la « métaphysique » ne peut manquer de conclure à l'idée de Dieu en lieu et place de « l'inconscient » dont nos auteurs ne semblent plus avoir l'idée. La notion même d'« idée » n'est pas sans faire référence à Descartes, puisqu'il est le premier à avoir réservé ce terme à tout ce sur quoi s'effectue le travail de l'esprit. Et si l'idée de Dieu ne renvoie pas au Dieu des croyants, c'est bien d'elle néanmoins que Descartes tire sa célèbre preuve *a priori* instituant Dieu comme garant potentiel du savoir qui habiterait le réel.

Ainsi pour enfoncer la faucille et le marteau de Marx, eux aussi mis à la poubelle, « la religion » sera maintenue au programme plutôt que « le travail » : lorsque l'économie se rêve comme formule mathématique, l'analyse des rapports de production n'a plus lieu d'être, la religion complétant l'idée de Dieu.

L'alliance de l'éducation avec la science cognitive ne serait donc pas contradictoire avec l'idée de Dieu comme Autre potentiel qui existerait, garantissant l'ordre de la science en marche. Or que l'inconscient nous travaille et que l'Autre n'existe pas, loin d'autoriser à conclure que « tout est permis », pour jouer avec la formule de Dostoïevski, oblige au contraire à une énonciation dont il s'agit de se faire responsable.

À l'heure où la place même de la psychanalyse est remise en question dans les facultés de psychologie, la logique au pouvoir opère avec cohérence en cherchant à supprimer l'inconscient en terminale, pour tarir le désir de ces filières. Mais le désir n'a pas dit son dernier mot !

1 : Cité par Morin H., « Les sciences cognitives à l'épreuve de la classe », *Le Monde*, Science et techno, 19 février 2018, disponible sur internet.

2 : Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, Paris, Seuil, 1975, chapitre XI.

3 : Compte-rendu de l'audience du 20 mars du Conseil supérieur des programmes (CSP), à consulter [ici](#) ; la liste des auteurs n'étant pas encore arrêtée.

4 : Lacan J., « Radiophonie », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 437.

5 : Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Des réponses du réel », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, leçon du 23 novembre 1983, inédit.

6 : *Ibid.*

7 : Dehaene S., *Le Code de la Conscience*, Paris, éd. Odile Jacob, 2014.

8 : Parmi les copilotes du Groupe chargé de l'élaboration du programme de la spécialité Humanités, Littérature et Philosophie (HLP), Denis Kambouchner et Pierre Guenancia, aussi copilote du GEPP pour la philosophie.

9 : Souâd Ayada, présidente du Conseil supérieur des programmes, à retrouver [ici](#), introduction, p. 7.





---

*Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur*

1, avenue de l'Observatoire, Paris 6<sup>e</sup> – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6<sup>e</sup> – [navarinediteur@gmail.com](mailto:navarinediteur@gmail.com)

*Directrice, éditrice responsable* : Eve Miller-Rose ([eve.navarin@gmail.com](mailto:eve.navarin@gmail.com)).

*Rédactrice en chef* : Virginie Leblanc avec Pénélope Fay ([virginie.leblanc@gmail.com](mailto:virginie.leblanc@gmail.com) ,  
[faypenelope@gmail.com](mailto:faypenelope@gmail.com)).

*Éditorialistes* : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

*Maquettiste* : Luc Garcia.

*Relectures* : Sylvie Goumet, Michèle Rivoire, Pascale Simonet, Anne Weinstein.

*Électronicien* : Nicolas Rose.

*Secrétariat* : Nathalie Marchaison.

*Secrétaire générale* : Carole Dewambrechies-La Sagna.

*Comité exécutif* : Jacques-Alain Miller, président ; Virginie Leblanc ; Eve Miller-Rose.

**pour accéder au site [LacanQuotidien.fr](http://LacanQuotidien.fr) CLIQUEZ ICI**